**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse

**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse

**Band:** 5 (1860)

**Heft:** 23

**Artikel:** Le combat de la Singine (5 mars 1798) : d'après les recherches les plus récentes, par M. le professeur Lobhauer

**Autor:** Lobhauer

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-329134

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 17.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# REVUE MILITAIRE
## SUISSE

dirigée par Ferdinand LECOMTE, major fédéral.

**N° 23. Lausanne, 11 Décembre 1860. Ve Année.**

**SOMMAIRE.** — **Affaires d'Italie.** — **Combat de la Singine.** — **Rapport sur une visite à l'école de tir de Hythe** *(fin)*. — **Réunion annuelle de la Société d'état-major et des armes spéciales du canton de Vaud.** — **Bibliographie.** Des nouvelles armes rayées, par Léon Marès.

---

## AFFAIRES D'ITALIE.

La campagne de l'Italie méridionale se borne maintenant au siége de Gaëte par les troupes du général Cialdini. Les travaux de cheminement sont en pleine exécution, et sont dirigés spécialement, pour le début, contre le mamelon du *Monte-Secco,* position avancée à un demi-kilomètre de l'enceinte extérieure, d'une grande importance pour les deux parties. A cet effet, des batteries piémontaises seront établies vers le *couvent des Capucins* entr'autres. Un parc de 50 canons Cavalli est arrivé, dit-on, au camp des assiégeants. Les royaux auraient, de leur côté, 5 à 600 bouches à feu en position. Le général Bosco, qui commande en chef, a fait opérer une vigoureuse sortie le 29 novembre, dans la direction de Mola, qui n'a pas eu grand résultat. La place étant très forte du côté de terre, et ne pouvant pas être bloquée par mer, il est assurément possible aux royaux, dont la garnison se monte à environ 15,000 hommes, de tenir pendant plusieurs semaines encore. Toutefois leur résistance, à moins d'incidents imprévus, ne peut guère aboutir qu'à une capitulation, que l'état-major piémontais s'empressera sans doute de rendre aussi honorable que possible.

---

## LE COMBAT DE LA SINGINE

(5 mars 1798)

*d'après les recherches les plus récentes, par M. le professeur Lobhauer.*

Trois bataillons, trois compagnies isolées d'infanterie légère, trois compagnies de dragons et douze pièces de campagne composaient le

corps bernois, posté près de Neueneck, sous les ordres du colonel de Graffenried. Sans l'artillerie, il comptait 1,800 hommes, et formait une brigade de la première division. Les deux autres brigades stationnaient, l'une, forte de 2,200 hommes, à Laupen; l'autre, forte de 3,000 hommes, à Gumminen. Le colonel Frédéric de Watteville commandait en chef la division.

Lorsque le colonel de Graffenried arriva, le soir du 4 mars, à Neueneck pour prendre le commandement, il trouva la troupe dans un état peu rassurant. La plupart des hommes étaient ivres. Les habitants des localités voisines avaient, dans les meilleures intentions, apporté le vin par baquets; point d'avant-postes; aucune patrouille n'avait été envoyée sur la rive gauche de la Singine. On voulait attaquer le lendemain matin, et l'on ne pensait pas que l'ennemi prendrait l'avance. Ainsi arriva-t-il aux Autrichiens à Solferino.

En arrière du pont, avec deux bouches à feu, étaient placées trois compagnies; une de contingent, les deux autres de volontaires de Berne et de Zofingue; deux bataillons d'infanterie avec 10 canons, occupaient les pentes de la rive droite au-dessus de Neueneck. Les dragons étaient aux deux ailes. On avait détaché deux compagnies d'infanterie au gué de Thörishaus; une compagnie de carabiniers (Tscharner) se tenait en réserve dans la forêt, au-dessous de Niederwangen.

Il faisait clair de lune; le ciel était légèrement couvert. Deux colonnes de Français de la brigade Pigeon, forte en tout de 3 à 4,000 hommes, traversent sans bruit la rivière, partout guéable en ce moment, à Flamatt et près de la Salzau, à environ 1,000 pas au-dessus et au-dessous du pont. A une heure et demie du matin commence l'attaque; les grenades tombent dans le camp bernois; une colonne ennemie s'élance sur le pont; et tandis que de la position principale tous les regards se portent en avant, et que les dix canons répondent au feu des Français, ceux-ci apparaissent sur les deux flancs, en arrière de Fluh et du côté de Kæppeli. Désordre complet; entre deux et trois heures du matin retraite, fuite précipitée; les canons sont abandonnés.

Cependant le poste du pont tint ferme; il reprit même à la baïonnette le pont déjà perdu; mais à la fin, ayant perdu beaucoup de monde, il dut aussi céder; et comme il ne pouvait probablement plus suivre la grande route, il se replia en amont de la rivière, puis sur Oberwangen. Les vainqueurs eux-mêmes en désordre, comme cela arrive surtout dans un combat de nuit, durent d'abord se reformer; une avant-garde française avança lentement, et plus lentement encore, lors-

qu'au haut de la pente elle entra dans l'obscurité de la forêt. Pigeon fit arrêter le gros de ses troupes sur le Strassacker supérieur.

La compagnie de carabiniers Tscharner, au bruit de la canonnade, s'était portée en avant, vers deux heures, jusque près de Kessiboden ; elle laissa passer les fuyards et se retira à droite sur la lisière du bois. Les Français de l'avant-garde commençaient à se montrer; mais leurs culottes blanches, qu'on distinguait au clair de lune, servant de point de mire aux carabiniers, cette troupe ennemie se replia bientôt dans la forêt.

De Graffenried arriva près de Berne vers cinq heures et demie avec les restes de sa brigade et fit son rapport: il demandait des troupes fraîches pour arrêter l'ennemi, qui marchait sur la ville. Grande agitation à Berne. Le gouvernement provisoire fit réunir tout ce qu'on avait de troupes dans le voisinage, et les envoya au colonel. Bientôt, vers huit heures, arrivèrent deux bataillons, l'un et l'autre du régiment de Thoune, qui avaient été cantonnés entre Ostermundigen et Muri. C'étaient le bataillon d'élite Manuel, qui avait combattu le 2 mars sur la montagne de Diesse, et le bataillon de réserve de Watteville de Montbenay, qui avait été avec Rovéréa au Vully. Il ne restait de l'ancienne brigade de Neueneck que le seul bataillon d'élite Steiger, aussi du régiment de Thoune. Lorsque ces trois bataillons se rassemblèrent entre Berne et Bümplitz, les troupes suivantes se joignirent encore à eux : une partie du bataillon May, du régiment de l'Emmenthal, qui avait donné le 1er mars à Büren ; une compagnie de chasseurs (Seiler), du régiment d'Aarau et de Brugg; elle s'était battue le 1er mars sur le Jura et restait seule de toute la troisième division ; la compagnie de carabiniers Schnyder ; deux compagnies de valets de Berne ; trois pièces de canons, bien attelées, bien servies, sous le commandement du lieutenant d'artillerie Freudenreich, de la 1re division. La compagnie de carabiniers Tscharner s'était retirée, au petit jour, jusqu'au sommet de la montagne boisée de Könitz. Elle se réunit alors au gros de la troupe, dont la force se montait à 2,300 hommes, infanterie et carabiniers.

La disposition des soldats se montrait excellente, et Graffenried se résolut aussitôt à attaquer. De son côté, l'ennemi s'était mis en mouvement vers sept heures, et vers neuf heures l'extrême avant-garde de l'infanterie française avait dépassé Wangenhubel (à un quart de lieue de Niederwangen), là où la forêt s'arrête de nouveau. Les Bernois s'avancèrent à neuf heures de Niederwangen dans l'ordre suivant :

En tête, sur la route, deux compagnies du bataillon Manuel, sous le commandement du major May de Perroy ; immédiatement après, les trois canons de Freudenreich ; à gauche, dans la forêt, la compa-

gnie de chasseurs Seiler; plus à gauche la compagnie de carabiniers Tscharner (ce mouvement commença sur la pente près d'Oberwangen). A droite dans la forêt, les deux compagnies de valets, plus à droite la compagnie de carabiniers Schnyder. Ensuite marchaient en colonne serrée sur la route le reste du bataillon Manuel, et les trois bataillons de Watteville de Montbenay, Steiger et May.

Ainsi formés les Bernois attaquèrent la tête de la colonne Pigeon. Les carabiniers de l'aile gauche ouvrent le feu; ceux de l'aile droite continuent; les deux compagnies du major May de Perroy se déploient sur la route et complètent la ligne des feux; les canons, traînés à force de bras, font leur décharge à tous les points favorables, lorsque la ligne d'infanterie s'ouvre devant eux; puis ils rechargent, la ligne se forme, s'ouvre de nouveau. L'avant-garde française est ainsi repoussée jusque près de Kessiboden, où elle est soutenue sur la lisière du bois par un fort détachement d'infanterie. Là, au bord de la clairière, de Wangenhubel jusqu'à Neueneck, le combat devint sérieux, et bientôt acharné. Les Français ne combattaient pas, comme ils le dirent plus tard, pour la forme; cependant tout semble chez eux avoir été calculé pour une feinte. Les Bernois gagnent du terrain; il y a une pression en avant. Le pays boisé des deux côtés de la route leur donnait l'avantage. L'ennemi dans cette contrée inconnue, n'avait pas de vue d'ensemble, et ne parvenait pas à les déborder. C'est à quoi avaient toujours visé les Bernois; leur manœuvre était aussi simple que juste. Ne pas trop étendre les ailes, et ne pas trop les serrer à la route, telle était pour eux la chose principale. Ils paraissent avoir constamment maintenu la bonne distance, cinq à six cents pas de la route, pour leur détachement de carabiniers.

Le centre était conduit par l'adjudant-major Wœber, qui mourut l'année suivante à Freuenfeld, de la mort des braves; l'adjudant Kneubühler, dont la pierre tumulaire se voit sur le mur de l'église de Thoune, au dire de Rasthofer, avait dirigé avec succès les ailes.

Au-delà de Kessiboden le combat se continua d'arbre en arbre; les soldats irrités se tiraient dessus à vingt pas; on employa la baïonnette et la crosse. Ainsi l'on avança jusque près de Landstuhl, où se termine la forêt. Le terrain s'élève encore et forme au nord une petite colline droit à côté de la route, puis il s'abaisse vers Neueneck, d'abord doucement, ensuite par une pente plus forte.

Les ailes des Bernois, qui marchaient dans la forêt souvent sans chemins frayés, étaient restées un peu en arrière, lorsque les bataillons, s'avançant vivement sur la route, arrivèrent sur un terrain découvert. Une forte ligne de Français, infanterie et artillerie, le gros des troupes de Pigeon, les attendait à quelques cents pas, et ouvrit aussitôt

un feu terrible de mitraille et de mousqueterie. Le moment décisif était là. Les Bernois allaient être débordés.

Les premiers rangs s'arrêtent, veulent battre en retraite. Mais les officiers, comme à Vilmergen en 1712, s'élancent au milieu d'eux, encourageant, ordonnant, donnant surtout l'exemple du mépris de la mort; avec eux des volontaires de toute condition et de tout âge, patriciens, hommes de la campagne, sans distinction de couleurs politiques, se précipitent en avant; alors tout les suit. Les Oberlandais, le bataillon de l'Emmenthal, la baïonnette croisée, se jettent sur les Français; la batterie est atteinte, prise, la ligne est rompue. Les ennemis essayent encore une manœuvre. Leurs ailes obliquaient déjà contre les Bernois, lorsque des coups de feu sont dirigés sur leur flanc droit du bouquet de bois au-dessus de Natterhaus, sur leur flanc gauche du Pfrundwald près de Neuriedern; ce sont les ailes des Bernois qui arrivent; les Français sont débordés à leur tour. Encore une fois ils essayent de se reformer à l'abri du petit bois près de l'ancienne maison d'école; mais la compagnie de carabiniers Schnyder a suivi la lisière du Pfrundwald, et tombe de nouveau sur leur flanc gauche. Quelques enfants qui se trouvaient dans le voisinage virent alors la pente toute noire de Français qui fuyaient; la dernière résistance était brisée. La brigade Pigeon n'arrêta pas sa retraite à la Singine, mais, ainsi que le comportait l'énergie de l'attaque et la nature du terrain, elle la continua jusque sur les hauteurs de la rive fribourgeoise. — Les Bernois l'y saluèrent encore de quelques boulets et occupèrent même le pont. Il était trois heures du soir, le 5 mars 1798.

Du récit de ce combat ressortent pour les descendants des instructions précieuses, entr'autres :

1° Que quand on n'abandonne pas une affaire perdue, on peut facilement la regagner avec intérêts; que (militairement parlant), un combat défensif perdu, repris avec des réserves fraîches et une offensive énergique, se change en une victoire définitive;

2° Que les Français, dans leurs meilleurs temps, ont été battus à fond par des Allemands[1], et même par des milices, lorsque celles-ci ont pris feu, et qu'avec cela elles ont conservé l'intelligence, soit réfléchie, soit inconsciente de la position; qu'en conséquence ce qui est arrivé une fois peut arriver encore, et, si Dieu le veut, en grand et au complet.

(Traduit de l'*Eidgenössische-Zeitung*, n° 210. 1860.)

[1] L'auteur, avec les conclusions duquel nous ne saurions être complétement d'accord, aurait pu distinguer ici les Suisses des Allemands. Il y a entr'eux, au point de vue militaire, l'histoire en fait foi, une notable différence. *(Note du traducteur).*